

CINEMA

Il ne peut en rester qu'un

Jusqu'où iriez-vous pour un bond qualitatif dans votre carrière? "El Método" de Marcelo Piñeyro l'illustre brillamment en enfermant sept cadres dynamiques pour un entretien d'embauche peu commun.

Les entretiens d'embauche font partie des expériences les plus humiliantes de la société moderne. Soumis à une concurrence de plus en plus forte, il faut savoir se vendre. La meilleure lessive, c'est vous. Vous lavez encore plus blanc.

Dans "El Método", de Marcelo Piñeyro, sept candidats (cinq hommes et deux femmes) ont atteint la dernière étape d'un processus de sélection pour un poste important dans une grande multinationale. Enfermé-e-s dans une salle de réunion en haut d'une tour du centre de Madrid, qui est, au même moment, le théâtre d'une grande manifestation contre le FMI et la Banque mondiale, les sept cadres s'apprentent à jouer aux requins. Pour eux, ce n'est pas un autre monde qui est possible, mais une autre carrière, un autre salaire. De toute façon, la tour de verre dans laquelle ils se trouvent les isole de ce qui se passe dans les rues. Plusieurs mondes sont possibles. Ils ont choisi le leur.

Avec pour seuls intermédiaires la secrétaire Montse (Natalia Verbeke) et des écrans d'ordinateurs qui leur fournissent des instructions, ils comprennent vite que l'entretien d'embauche est d'un genre tout à fait différent: la multinationale applique la méthode Grönholm.

Une méthode de recrutement qui vient des Etats-Unis, se disent-ils. Pas vraiment, leur explique-t-on plus tard. Elle vient bien des entreprises américaines, qui l'ont récupérée de l'armée britannique, qui elle-même l'a apprise durant la seconde guerre mondiale de la Wehrmacht. C'est dire qu'elle doit être efficace dans la guerre du capitalisme mondialisé.

Les sept candidats ne sont pas naïfs. Ils sont immédiatement conscients qu'ils vont être jugés sur leur interaction

dans le groupe, leur profil psychologique, leur capacité à faire face aux pressions. La première épreuve va d'emblée semer le trouble dans ce groupe hétérogène et courtois: la multinationale leur annonce par écrans interposés qu'elle a infiltré parmi eux une taupe. A eux de la dénicher. Ainsi, l'histoire nous plonge vite dans l'ambiance d'un film d'espionnage où le spectateur ne sait plus qui ou que croire à force de jeux de dupes, de trahisons et de manipulations psychologiques.

Et des profils psychologiques, il y en a: du "macho ibère" Fernando (Eduard Fernández) adepte de l'autorité militaire et porté sur le sexe et l'alcool, en passant à l'opportuniste indécis Enrique (Ernesto Alterio) au critique Ricardo (Pablo Echarri) et à la "working woman" sentimentalement frustrée Nieves (Najwa Nimri) - d'ailleurs confrontée à Carlos (Eduardo Noriega), autre candidat et ancien flirt de plage.

Les "jeux" des recruteurs - que l'on ne voit jamais, le film se déroule en huis-clos - vont peu à peu exacerber les personnalités de chaque candidat et dévoiler leurs failles. Un-e à un-e, les postulant-e-s aux CV impressionnants sont éliminé-e-s et ces surhommes

et surfemmes du début n'ont plus que leurs costumes et leurs tailleurs pour rappeler qu'ils font partie des "gagnant-e-s" de l'économie de marché. "Jusqu'où êtes-vous prêt à aller pour être élu?", demande le sous-titre du film. La salle de réunion est en fait une petite jungle dans laquelle se toisent et s'affrontent sept fauves parés des rites civilisés du genre humain. Comme quand Carlos fait comprendre à Ana (Adriana Ozores), qu'avec ses 40 ans dépassés, elle a atteint la date de péremption économique - jugement qu'il veut objectif et impersonnel, bien sûr. Ainsi, la multinationale n'a pas trop besoin d'intervenir pour tester et affaiblir les candidats. Ils s'en chargent eux-mêmes.

Inspiré d'une pièce de théâtre de Jordi Galcerán, "El método" est une comédie dramatique aux allures de thriller psychologique d'une facture très intense et parfois angoissante. Pendant presque deux heures qui ne sont jamais ennuyantes, le spectateur est le témoin de joutes verbales et de combats émotionnels qui s'emboîtent et se suivent parfaitement. C'est ce qui fait le succès de l'oeuvre de Piñeyro: à l'allégorie critique du néolibéralisme (la manif altermondialiste en toile de fond s'invite régulièrement dans l'histoire), s'ajoute un scénario et des dialogues fluides, logiques et intelligents soutenus par huit acteurs et actrices brillant-e-s. Ils méritent amplement d'être "recrutés" pour d'autres films...

David Wagner



Avant la tempête: les sept candidats font connaissance, mais l'affrontement n'est plus très loin.

A l'Utopia dans le cadre du 11e Festival du cinéma espagnol (jusqu'au 5 juillet)

LITTERATURE

Naissance d'un écrivain

"Elle, rien ne l'édulcore" - tel est le titre d'un premier roman écrit par un jeune luxembourgeois qui promet, malgré les petits problèmes d'envol poétiques.

(tuffo) - Les métaphores valent ce qu'elles valent. Pas grand-chose. Celles qui ont vécu une naissance, ceux qui les ont assistées, n'aimeraient pas qu'on galvaude cette expérience par des comparaisons à la con. Qu'elles me permettent de dire simplement qu'une naissance, ça a à voir avec de la douleur et - si ça ne se passe pas trop mal - avec du soulagement.

Elle, rien ne l'édulcore, est le premier roman d'Andréa Fiorucci. Sa venue au monde en tant qu'écrivain. Il y a de la douleur. Et un peu de soulagement. Tout à la fin.

De quoi s'agit-il? D'un roman, si l'on peut croire ce qui est écrit sur la couverture. D'une histoire donc, trop belle ou trop moche pour être vraie. D'autofiction, si l'on peut croire l'auteur. D'une histoire donc, où le narrateur et l'auteur sont si proches qu'ils ne semblent faire qu'un. Semblent. Ça laisse suffisamment de place à l'exagération, à l'oubli, au phantasme, à la déformation et à toute autre ficelle littéraire pour en faire une oeuvre de fiction. Un roman, quoi.

Qui parle de quoi, me demandez-vous? Ben, de tout ce

dont un bon roman devrait parler. De mort, principalement. De la mort sous toutes ses formes. Disparition de l'amour, de l'écriture, du "je". Pourriture des corps, des racines, de la mémoire. De la mort que rien n'édulcore. Elle. Qu'on essaie d'édulcorer pourtant. En fuyant vers le Sud. Taormina, par exemple. Parce que c'est beau. Et le Beau, c'est bien connu, est éternel. Enfin, c'est ce qu'on dit... Ou vers Paris. Le narrateur se tape toutes les galeries, le Louvre. Se gave d'art, cette "illusion bienfaisante" qui, comme toute illusion qui se respecte, ne fait illusion que pendant un temps. Il se soigne à la psychologie, à l'alcool, aux pilules arc-en-ciel. Au sexe. A l'amour, même.

Rien n'y fait: "Je me lave, nous nous lavons, mais l'odeur reste."

Nous le suivons dans son trip proustien dans la maison de ses grands-parents. Nous l'accompagnons dans sa descente qui commence dans une crêperie près de l'Opéra. Nous émergeons avec lui dans un commissariat où nous assistons, médusés, à un échange philosophique avec le flic de service: "Nous naissons déjà morts, nous es-

sayons de vivre mais nous pourrissions!" Nous restons même enfermés avec lui toute une après-midi dans les toilettes d'une brasserie parisienne. Et, vous verrez, ce type nous gonfle! Et pourtant, nous restons avec lui. Parce qu'il ne joue pas. Parce que le désespoir du narrateur - le poète, comme les autres l'appellent - est absolu. Ses tentatives de renouer les fils avec le vivant, avec les vivants, se soldent par l'échec. A un point tel que sa conception de la réalité se détraque. Etait-il à Taormina ou non? A-t-il vraiment fait une orgie de viande crue, comme le prétend sa grand-mère? Et cette fille qui débarque sur son palier? Est-ce possible qu'il ait passé une nuit avec elle dont il ne garde le plus infime souvenir?

Cette histoire d'un type qui tombe en pièces, Fiorucci nous la livre comme il les a ramassées, les pièces: en vrac, pleines d'arêtes effilées. A nous de les reconstruire sans nous couper les doigts. Façon de parler bien sûr, parce que tout ça est minutieusement construit. Ça lorgne vers les grands ancêtres, les vieux du Nouveau Roman, et dans Elle, rien ne l'édulcore

on retrouve les nids de poule habituels qui font de la lecture de chaque premier roman une expérience délicieusement secouante. Un peu trop d'adjectifs par ci, trop de points d'exclamation par là, l'un ou l'autre dialogue trop Comédie Française...

Bref? Bref, les débuts d'un écrivain. D'un vrai. Bouillant. Brouillon. Angoissé. Perspica-

ce. Prometteur. Qui a décidé que l'édulcorant suprême, c'est l'écriture. Ce qui, entre nous soit dit, est plutôt bien vu. Tout comme: "Il est temps de ne plus faire pleurer ceux autour de toi!" Ou alors avec modération. Juste un peu. De temps en temps. Juste ce qu'il faut pour écrire.



Andréa Fiorucci
Elle, rien ne l'édulcore
Editions Bénévent
Nice 2007,
151 pages, 14,50 €